

prêtre, Cardoze avait d'abord immédiatement accepté... puis il était presque aussitôt revenu sur son consentement et il avait refusé de recevoir l'aumônier de la prison. En se confessant, il lui aurait fallu avouer la vérité au prêtre, et il voulait emporter avec lui le secret de son sacrifice à Mme de Gabrinoff. A ceux qui le pressaient d'accepter les secours de la religion, il répondit doucement :

—Dieu, qui sait tout, me jugera.

Durant le trajet de la ville au carrefour, qui se fit en charrette, le condamné se montra calme et, pas un moment, ne donna signe de faiblesse. Il semblait qu'il eût hâte d'en avoir fini avec les hommes. A sa descente de voiture dans l'espace ménagé libre par les gendarmes au pied de la guillotine, il fut accueilli par les huées et les cris de haine de la foule qui n'avait pas encore pardonné à ce malheureux qui allait mourir. Le bruit s'était même répandu que le monstre avait mordu le prêtre et renié Dieu.

L'échafaud avait été tourné de telle sorte que Cardoze, en arrivant sur la plate-forme, avait devant lui la grille du parloir. Son dernier regard fut pour cette maison où il était né et où, si longtemps, il avait vécu heureux. En ce court instant qui le séparait de l'éternité, il eut sans doute la conviction que Mme de Gabrinoff pouvait l'entendre, car, lorsqu'il se sentit entraîné par la fatale bascule, il cria d'une voix forte :

—Veillez sur Nicole !

Le garde-chasse avait bien deviné. Celle pour laquelle il mourait n'était pas loin. La comtesse s'était caché dans la maison même de Jacques et, par la fente d'un volet fermé du premier étage, elle assistait invisible à cet horrible spectacle.

—Je suis sauvée ! se dit-elle en voyant tomber la tête de son dévoué serviteur.

## XXII.

Quand M. de Saint-Dutasse revint de sa visite chez M. d'Armangis, toute trace de l'exécution avait disparu du carrefour. La solitude s'était faite en cet endroit où, quelques heures auparavant, la foule se pressait autour de la guillotine.

—La comtesse doit, ce soir, respirer plus librement, pensa-t-il en traversant la place déserte.

Machinalement, il arrêta son cheval devant la grille et, les regards fixés sur la maisonnette du supplicié, il repassa dans sa mémoire tous les détails du drame qui venait d'avoir son terrible dénouement. L'esprit du rêveur devait nécessairement se heurter contre le mystère de la disparition de Nicole.

—Que peut donc être devenue cette jolie fille ? se demanda-t-il.

Et, mettant son cheval au pas, l'ex-garde du corps reprit la route du château en se remémorant un à un tous les charmes de la Cardoze.

L'égrillard souvenir du rêveur fit subitement place à de plus sérieuses pensées.

—Comme j'ai bien fait, alors que cette créature m'avait tenté, de me dire qu'il ferait, avant peu, trop chaud autour d'elle et qu'il était prudent de battre en retraite. Aujourd'hui elle serait plus abordable, mais...

Bref, de Saint-Dutasse, pendant le court trajet qui lui restait à faire, songea si fort à la belle disparue, qu'à son arrivée au château, il descendit de selle en se disant :

—Déjà, il faut que je trouve Nicole... à coup sûr, elle a dû quitter le pays.

Bourguignon, qui guettait son retour, était accouru pour lui tenir la bride.

—Si monsieur désire partir à l'instant, les malles sont bouclées... elles attendent son premier mot, dit-il.

—Nous décampons ce soir même.

—Ah !... et avec M. d'Armangis ?

—Oui, il viendra me prendre dans sa chaise, sur les neuf heures. Ses gens doivent le suivre à vingt-quatre heures de distance. Tu seras seul à nous servir durant la route.

—L'honneur sera double pour moi.

Après avoir remis le cheval à un palefrenier, le domestique rejoignit son maître qui, avant de paraître devant Mme de Gabrinoff, montait chez lui pour changer sa toilette, blanche de la poussière de la route. Tout en aidant le chevalier, Bourguignon reprit le dialogue :

—Alors M. d'Armangis a hâte de quitter le pays ? demanda-t-il lentement.

—Quel motif te le fait supposer ? fit le maître étonné.

—M. d'Armangis part bien en l'air. Ses gens restent pour fermer le château, je le sais ; mais vingt-quatre heures sont si vite écoulées qu'il aurait pu reculer son départ d'un jour... tandis que, ora ! il s'envole.

—Ah ça, bêtire ! pour quoi comptes tu donc le plaisir de ma compagnie, dont il a voulu jouir quand il a su que je parlais ce soir ?

—Est-ce que monsieur lui aurait refusé un délai de vingt-quatre heures s'il l'eût demandé ?

—Cestes, non.

—Donc, s'il n'a pas réclamé cette complaisance, c'est que, comme j'ai eu l'honneur de le dire à monsieur, il éprouve le besoin de filer vivement.

—Pour quelle cause ?

—C'est peut-être un homme qui aime les dénouements brusques.

A cette réponse du valet, de Saint-Dutasse sourit en disant :

—Eh ! eh ! il paraît que je ne suis pas seul de mon avis. Tantôt, quand M. d'Armangis m'a si promptement offert d'être mon compagnon de route, la pensée m'est venue que j'avais affaire à un homme qui, se sachant trop faible pour résister à une douce voix, rompt brutalement sa liaison. Aujourd'hui que Mme de Gabrinoff est libre, il a peur d'être entraîné trop loin... et il casse la corde avant qu'elle lui serre le cou.

Et, se frottant les mains, le chevalier ponctua d'un éclat de rire la phrase suivante :

—Je suis curieux d'observer quelle figure fera la comtesse quand, après avoir inutilement attendu M. d'Armangis pendant dix jours, elle le verra apparaître ce soir, en costume de voyage, pour lui adresser ses adieux... à la housarde... qu'elle est loin de prévoir.

Tout en écoutant, Bourguignon n'avait cessé de manier le fer à friser. Arrivé à fin d'œuvre, il recula de deux pas et, après avoir contemplé en silence la tête de son maître, il prononça respectueusement :

—La chevelure de monsieur a bien voulu se prêter aux efforts de mon zèle, aussi monsieur est-il supérieurement coiffé... grâce, jeunesse et distinction !

Sur ce compliment qui ne l'effaroucha pas, M. de Saint-